

# L'histoire de Rkya : un cas de langue (s) très ordinaire ?

Marielle RISPAIL \*

**"Je veux travailler avec les langues" dit Rkya. Une façon de transformer une expérience en un projet, en un destin. Du berbère à l'anglais et à l'espagnol, en passant par l'arabe et le français, Rkya et sa famille se sont installées peu à peu dans une pluralité d'horizons linguistiques grâce à une intuition partagée : chaque langue a sa place, sa fonction et ses locuteurs privilégiés, sans hantise et sans trop de honte.**

**10** Janvier 1996 : Rkya m'at tend avec impatience...  
— "Je sais ce que je veux faire plus tard. Je veux travailler avec les langues, je vais aller voir la dame de l'orientation.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ben je veux travailler en anglais et en espagnol, et comme je sais déjà l'arabe. (Rêveuse) Oui, je pourrai peut-être faire hôtesse de l'air. Ou le commerce. Mais dans le voyage ou le tourisme j'aimerais bien".

Une semaine plus tard...

— "J'ai une grande nouvelle à t'annoncer: ma mère, elle va prendre des cours de français !

— Ah bon ?

— Oui, à la fac !

— Comment elle fait ?

— Il faut être demandeur d'emploi, alors elle va faire les démarches pour, et ce sera gratuit.

— Et pour y aller ? La fac est à Saint-Martin-d'Hères !

— Elle ira avec une copine qui connaît."

## Langues à bras le corps

Pour comprendre le caractère exceptionnel des échanges ci-dessus, il faut revenir quatre ans en arrière. Rkya est marocaine d'origine berbère, elle est l'aînée de cinq enfants. On parle berbère chez elle. Sa mère et son père parlent arabe à l'extérieur, avec les voisins. Son père, depuis quinze ans en France, parle couramment un français à la prononciation très marquée. Sa mère ne parle pas français. Arrivée en France à onze ans, Rkya a peiné en cycle 3 à l'école des Bouleaux de Villeneuve, prenant un an de retard, mau-

dissant son instituteur de ne pas l'avoir mise dans une classe de CRI (Cours de Rattrapage Intégré), en butte à une langue nouvelle à apprendre, au gris du ciel, au divorce entre famille et école, elle en voulait au monde entier. Entre cette époque et les déclarations de début janvier, un monde, un abîme.

Depuis quatre ans, je la vois régulièrement, une ou deux fois par semaine, le plus souvent chez elle. Depuis quatre ans, j'ai vu Rkya évoluer, s'ouvrir, faire des choix. Son attitude par rapport à la langue, à "ses" langues comme elle dit, s'est transformée au fil des années, et avec elle l'attitude de toute la famille, comme en une lente giration.

De la gamine qui "faisait la gueule" à tout le monde, comme le rappelle Vincent, son instituteur d'alors, par honte de son accent et de ses fautes de français ("j'étais bête hein ?" dit-elle en riant à présent) à l'adolescente combative qui veut tirer profit de cinq langues apprises (arabe, berbère, français, anglais, espagnol), que de chemin parcouru ! A travers quelles étapes ? Et comment sa famille a-t-elle accompagné son itinéraire ?

Très vite à son arrivée en France, Rkya va devenir l'interprète de la famille et son écrivain public. Ayant commencé une scolarité brillante au Maroc (à l'école laïque, et pas coranique !), elle écrit et lit couramment l'arabe et peut donc maintenir le lien écrit avec la famille restée au pays, lire ses lettres à sa mère analphabète ; elle lit aussi les ordonnances du médecin, remplit les papiers de Sécurité Sociale, va discuter avec les maîtres de ses frères et commente leurs bulletins à ses parents. Ce rôle lui

\*Enseignante

Institut Universitaire de Formation  
des Maîtres de Grenoble.

conserve un bien nécessaire brin de fierté, alors qu'à l'extérieur, dans les relations sociales et la vie scolaire, elle ne se heurte qu'à des échecs répétés : "tu comprends, c'était dur parce que là-bas, j'étais vraiment très bonne, la deuxième de la classe, et pourtant l'arabe c'était difficile pour moi."

"Quelle langue parle-t-on chez toi ?" lui demandai-je à cette époque. Elle me répondit fièrement : "Mon père veut qu'on parle seulement berbère. Il dit que sinon on va perdre notre langue et qu'au pays on ne nous reconnaîtra plus". Un jour que je discute avec le père, petit homme vif au regard chaleureux, au grand sourire timide et amical, il me confirme : "Oui, tu comprends, c'est pas pour être sévère, mais les enfants, ils pourront apprendre l'arabe. A l'école ils parlent français et d'autres langues. Mais qui va leur apprendre le berbère si on ne le parle pas à la maison ?". Monsieur M. sait que la famille est le dernier rempart pour défendre leur identité.

Souvent, à cette époque, j'essaie de savoir : "Mais vous suivez les coutumes berbères ou arabes ?" — Je ne sais pas, on fait comme chez nous, au bled, le pain, le couscous, les enfants font ce qu'ils veulent, on fait le henné, je sais pas si c'est berbère ou arabe." A la maison, Rkya me désigne souvent un objet en arabe puis en berbère ; mais les mots qu'elle m'apprend pour communiquer un peu avec sa mère sont du berbère : "bonjour - au revoir - merci".

Chez elle, les petits frère et soeur (1 an et 3 ans en 1993) non encore scolarisés, parlent berbère ; Ali et Saïd, les deux frères cadets scolarisés de Rkya parlent de plus en plus entre eux en français, et en berbère à leurs parents. Dès la fin de leur première année en France, alors que Rkya est encore empêtrée dans son impossibilité à communiquer et ses résultats catastrophiques, Ali, à 7 ans, est en tête de classe et remarqué pour sa vivacité. Sans illusions, la grande soeur commente, "je suis arrivée au mauvais âge, ou trop vieille, ou trop jeune".

Le passage en 6ème est pour Rkya l'occasion de grands espoirs et de grandes déceptions mêlés. Elle se sent pousser des ailes, elle découvre aussi la cruauté des

ados, inconnue dans le primaire : on se moque de son accent ("ils me disent qu'ils comprennent rien quand je lis, alors je me tais et je lis plus"), de sa lenteur à comprendre, de ses questions naïves aux enseignants ("tu te fais moquer, alors tu poses plus de questions"). C'est vrai que peu de collégiens, même dans ce quartier à 90% d'immigrés, ont une langue à ce point stéréotypée : nasales peu claires, confusion i/é, ou o/u, r un peu roulés, mots prononcés et reconnus dans leur globalité mais sans souci du détail, syllabes inversées, syntaxe encore marquée par les tournures arabes, etc...

Elle explique encore, un peu plus tard : "Non, je parle pas souvent. Parce que souvent c'est que j'ai pas compris. Et j'ai pas de copains parce que j'ai pas envie". Elle répétera dans le même entretien que ce qu'il lui manque "c'est de bien parler", et que ses difficultés viennent de ce qu'elle "parle mal".

Dans le même temps, elle s'extasie sur l'apprentissage de l'anglais : enfin un vrai début, où tout le monde est à égalité. Curieusement, lors de son premier été de collégienne au Maroc, elle retrouve, grâce à l'anglais, la complicité de ses cousines : "tu te rends compte, maintenant je fais de l'anglais comme elles, et des fois on se dit des mots en anglais et les parents y comprennent pas". Mais elle ajoute découra-

ge : "Mais tu vois, finalement, elles font les mêmes choses que moi et elles sont en 4ème, tu vois j'ai perdu deux ans en venant en France, je les rattraperai jamais et j'ai rien eu en échange".

### L'accueil de la langue-mère

Le bouleversement est venu, insidieusement, des tous-petits, Abdellatif et Zakia, boucles brunes et grands yeux noirs. Après ses premiers jours de classe en petite section, Zakia, la plus jeune, encore cachée dans les longues jupes de sa mère, m'accueille d'un malicieux "Bonjour Marielle !". Stupéfaction, c'est le premier mot que je lui entends. "Tu parles français maintenant ?" lui dis-je, et elle éclate de rire. "A l'école elle dit rien elle dit la maîtresse", précise Rkya. Mais trois mois plus tard, il ne restera rien de cette timidité. Quand je vais chez les M., c'est encore le berbère qui domine, mais j'entends parfois les deux plus jeunes jouer ensemble en

## "J'ai regardé dans un atlas, la Bolivie, le Pérou, on parle espagnol, des fois j'en dors pas".

français dans leur chambre, et Rkya dit qu'ils se disputent souvent en français. Le berbère reprend ses

droits dans la cuisine et la pièce commune, où règne la mère, où elle reçoit ses amies, où le père boit thé ou café avec le grand-père et de toujours multiples amis de passage.

Enhardi par les petits qui introduisent innocemment le français à la maison, Ali, 10 ans, a déclaré l'an dernier : "Moi je veux plus parler arabe". Toujours bon élève, enfant docile, il voulait même changer de prénom ! Visiblement il prépare son entrée en 6ème, et son rêve est l'anonymat franco-français... et bientôt, depuis un an environ, les enfants ne vont plus s'adresser à leur mère qu'en français : "ma mère elle

rôle tu sais”, commente Rkya, “elle dit : mais traduisez un peu, je comprends rien”. Et c’est toujours Rkya, de bonne volonté, qui joue l’interprète — qui fait passerelle entre les langues et les cultures, entre les générations. Au fil des mois, je vois cependant la mère, sourire jeune sous son foulard coloré, opiner à certaines questions, apporter le verre d’eau ou le pull-over demandé en français, décrocher courageusement le téléphone et dire : “Rkya ? à l’école”. Un jour d’avril dernier, je lui dis : “Vous comprenez le français maintenant ?”. Elle rit et s’incline plusieurs fois, la main sur le cœur : “merci, merci”. Depuis, à chaque visite, j’entends un mot ou un bout de phrase nouveau : “à bientôt” - “et les enfants ?” - “ça va ?” - “au revoir” - “c’est beau”. Et tout récemment, Rkya nous a laissées seules, sa mère et moi, dans le salon, pendant un long coup de fil à une copine. Elle est revenue en disant : “Vous parlez ensemble maintenant ?”. Tout le monde a ri, et c’est vrai qu’on “parlait” ensemble, sa mère en berbère, moi en français, des enfants, du temps, de l’école, des vacances, et qu’on se comprenait !... L’évolution a été fulgurante. En janvier 95, Rkya disait : “Ma mère voudrait travailler, même faire femme de ménage, mais elle peut pas parce qu’elle parle pas”. En juin, j’apprends : “Ma mère, elle veut que je lui apprenne le français, alors tous les jours, au repas, je lui dis des mots nouveaux et elle les répète”. Ali s’y met de temps en temps et fait répéter à sa mère les phonèmes qu’elle entend mal. C’est l’occasion de grands éclats de rire, sur les banquettes fleuries de la grande pièce, autour du plat unique.

Les langues se croisent maintenant dans la maison : arabe avec les gens de passage, berbère entre les parents, avec les amis proches ou le grand-père, qui mène cependant la conversation en français avec les étrangers, français entre enfants, anglais entre les trois grands pour rire, puisque Ali fait de l’initiation en cycle 3, à quoi se mêlent parfois des relents d’espagnol quand Rkya travaille sur cassettes dans sa chambre. Et elle s’étonne, ravie, de ces joyeux chassés-croisés : “chez nous, on mélange tout et on se comprend”. Elle s’amuse à présent à distinguer les accents algérien, ou marocain du Nord, ou tunisien, en arabe et en français, et elle différencie en connaissance les compétences linguistiques en français de chacun : langue rapide mais fossilisée des ouvriers l’ayant apprise sur

les chantiers, mots de la maison et des légumes, seuls connus des ménagères, mots savants et mots grossiers de l’école encore mélangés dans la bouche des enfants, français soigné du grand-père, depuis 40 ans en France, et qui ne garde de son origine marocaine que les “r” roulés.

### Autorité et autorisation de la première langue

Et le père me direz-vous ? “C’est comme ça”, dit-il en levant les bras d’un air fataliste mais sans tristesse. Il pense que tous ses enfants savent à présent suffisamment le berbère pour ne plus l’oublier — et ne pas lui faire honte quand ils iront “au bled”. Il répète surtout : “j’ai fait ce que j’ai pu, c’est comme ça”, en constatant, soulagé, quel’entrée de la langue française chez lui n’a entraîné ni débâche ni déculturation visibles, comme il les craignait pour ses enfants. Tout se fait en douceur. L’équilibre est là, mais fragile. Jusqu’à quand ?

Cette année pour la première fois, les enfants ont réclamé des jouets à Noël (“pourtant chez nous ça ne se fait pas” dit Rkya, seule des enfants à assimiler encore le Maroc à un “chez nous”) et ils commencent à demander du café au lait et des céréales au petit-déjeuner. De nouveaux produits et de nouveaux mots font irruption dans la cuisine : des “biscuits” au lieu des éternelles pistaches, du “fromage” à côté des sablés faits maison.

Parallèlement (ou en sens inverse ?), les garçons suivent le samedi des cours d’arabe dans le quartier, et la semaine dernière Rkya a brandi fièrement une feuille caligraphiée : “Regarde, tu as vu, il écrit en arabe mon frère maintenant”. Pour la première fois, les parents et les deux aînés font ensemble le Ramadan cette année.

Le parcours linguistique de Rkya, on le voit, est intimement lové dans celui de sa famille. Que dit-elle de ces langues qu’elle côtoie depuis quatre ans ? Il y a deux ans, pendant son année de 6ème, elle déclarait parler uniquement berbère à la maison, arabe “avec les copains et copines arabes, ou même les pions, comme Mohamed”, et

en “arabe avec des Berbères s’il y a une seule personne qui parle pas le berbère”. Elle est fière d’avoir pris des cours en arabe, encore ici en France, “mais maintenant j’y vais plus, ça sert à rien, on refait toujours la même chose”. Quand on lui parle de difficulté à apprendre, elle place le berbère en bas de l’échelle, puis l’arabe, puis le français comme langue “très difficile”. Elle a cependant une assez bonne connaissance de l’arabe, contrairement à ses frères, pour savoir citer plusieurs endroits du monde où il est parlé, dire le mot “berbère” en arabe et “arabe” en berbère : sa compétence inter-linguistique est donc bien assise et ne fait visiblement que s’affiner avec les années. Enfin, elle adore parler berbère et le dit : “Je me sens bien.

Mais en arabe aussi, c’est pareil”. Le français reste une langue étrangère, la langue du malaise : “En français, je me sens pas bien. Je dis des mots que personne comprend”. Ce qu’elle appelle “sa” langue est le berbère, celle

qu’elle parle avec sa mère : “je peux pas faire autrement, elle comprend pas le français, c’est pour ça qu’elle va jamais voir les profs et qu’elle fait jamais ses courses toute seule”.

On voit de toutes ces observations volées au fil des jours, que le français paraît affligé d’un statut ambigu : langue de l’étrangeté, qui entame l’identité, à tenir prudemment à bout de bras puisqu’on ne peut s’en protéger tout-à-fait, et langue du désir, de la part des enfants et de la mère. Entre ces différents pôles, les enfants naviguent à l’aise, développant sans le faire exprès des compétences multilingues variées et exigeantes. De plus, attentifs à l’autre et au contexte qui les entoure, ils font l’apprentissage de l’adaptation à la communication, optant spontanément pour une langue ou l’autre, suivant les situations et les interlocuteurs.

Que tirer d’un cas particulier ? Ou en quoi un cas particulier peut-il être exemplaire ? On aurait envie pour une fois de renoncer aux conclusions obligées pour faire confiance à cette improvisation de la vie — même si elle paraît bien peu scientifique. ■